



LA PRINCESSE YOLANDE D'ITALIE.

La charmante jeune reine d'Italie est aussi enthousiasmée de sa petite fille que peut l'être toute mère. Un des plaisirs de Sa Majesté est de prendre des photographies de son enfant, et celle que représente la gravure ci-dessus lui a tant plu qu'elle en a donné des reproductions à toutes les dames de la cour.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Adieu. Grands hommes et précurseurs. Christophe Colomb, G. Oolomb. L'Épave. Pau, France, chef-lieu du Département des Basses-Pyrénées, M. D. Girard. L'École Internationale des Expositions Universelles, L. Herbette. La Salle (1682-1832), poésie, Florent Fortier. L'Horloge, poésie. La Thébaïde, feuilleton de dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

LA

Marine des Etats Unis

- ET LE -

Capitaine Hobson.

Nous venons d'assister en moins de cinq ans, à une série d'événements qui se sont succédés avec une rapidité foudroyante, et qui sont tellement extraordinaires que nous avons de la peine à en croire nos yeux et nos oreilles. Il nous faut remonter à plus de cent ans en arrière, pour retrouver une pareille série de transformations.

Nous avons été élevés tous avec cette idée bien nette et bien arrêtée, que ce qui faisait la force et la solidité de l'Union américaine, c'est qu'elle était éloignée presque également des différentes contrées du vieux monde qui sont constamment en querelles et en luttes, les armes à la main. A égale distance de ces Etats qui se faisaient une guerre perpétuelle, et s'affaiblissaient mutuellement, elle pouvait grandir et prospérer en toute sûreté. Il

n'y aurait de danger pour elle, ajoutait-on, que le jour où les circonstances la forceraient à entrer dans cette pétaudière que l'on appelle par dérision le concert européen.

Eh bien ! l'y voilà entrée formellement, et par la porte d'honneur; elle est devenue un facteur puissant dans les affaires d'Europe, et nous ne voyons pas qu'elle ait à s'en repentir.

Dans toutes les grandes questions internationales, elle a son mot à dire. Si, par discrétion, elle gardait le silence, on l'inviterait à parler, à donner son avis, et elle ne s'en porte pas plus mal. On recherche son amitié, on aime son commerce, elle a des relations d'affaires très actives avec toutes les nations continentales et maritimes, et elle est devenue l'Etat à peu près le plus riche des deux mondes. Tout est-il donc pour le mieux chez elle et n'y a-t-il aucun défaut à sa cuirasse. Non, certes. Elle pêche par trop de confiance.

Ces colonies veulent être défendues convenablement. Les sont-elles ? Nous ne le croyons pas. Le danger n'est pas pressant pour le moment; mais il peut le devenir demain. Ce qui manque actuellement à l'Union, c'est une forte marine, digne d'une grande puissance comme elle.

Tous les hommes intelligents, tous les patriotes, sont à cet égard d'avis du capitaine Hobson, un des héros de la guerre Hispano-Américaine. Il a le droit de parler celui-là; il a fait ses preuves comme marin et comme patriote.

Tout récemment, à New York, dans un banquet où il occupait une des places d'honneur, il blâmait ouvertement le Congrès de négliger la marine nationale, de la laisser, par rapport à celles des autres puissances, dans un état d'infériorité vraiment scandaleux. Il faut le déclarer bien haut, un train dont vont les choses, les Etats-Unis sont appelés, dans un avenir plus prochain que nous ne le pensons, à prendre sur les mers la place qu'occupe aujourd'hui l'Angleterre. A quoi donc cette puissance doit elle la

prépondérance dont elle jouit, et souvent abuse, si ce n'est au développement prodigieux de sa marine ? Qui ne sait qu'il est de tradition dans la Grande Bretagne d'entretenir constamment sur les océans une flotte double de celle de chacune des autres grandes nations maritimes du globe ? Nous préparons-nous à jouer ce rôle glorieux ? Non, assurément non, et c'est là ce qui révolte les vrais patriotes tels que Hobson, par exemple. L'héroïque capitaine a jeté un cri d'alarme qui, espérons-le, sera entendu de nos gouvernants.

Il nous faut une forte marine qui réponde à l'étendue de nos possessions et soit capable de répondre victorieusement aux agressions du dehors.

Il est bien difficile d'expliquer l'état d'infériorité dans lequel nous semblons nous complaire, en présence de tant de puissances capables de nous tenir tête.

On ne saurait assez remercier le capitaine Hobson d'avoir en le courage de jeter si à propos le cri d'alarme. Nous sommes venus facilement à bout de l'Espagne épuisée et dégréinée. En serait-il de même, le cas échéant de deux ou trois autres puissances ?

En tête à tête.

Ea devisant, au coin du feu.

Souvenirs.

I. — A PROPOS DE MME ROSINA STOLTZ.

La grande cantatrice qui s'appelle Rosina Stoltz (ce dernier mot, en allemand, veut dire fleur) portait son nom à merveille, soit que ce nom fût véritablement le sien, soit qu'il fût un pseudonyme. Certes, elle pouvait, à bon droit, être fière de son nom, car elle avait reçu de la nature et du génie un talent qu'elle avait acquis à l'Opéra de Paris, elle loucha, dans Charles ET, le rôle d'Odette d'une façon incomparable; sans elle, les principaux rôles n'avaient plus d'interprète possible.

Pour des motifs inconnus, Mme Stoltz quitta Paris pour se rendre au Brésil, où l'appelaient un engagement de 450,000 francs. (1)

Débarquée à Rio-Janeiro, elle se trouva en butte à une cabale préparée à l'avance, et le public, ignorant et prévenu, — cela se voit quelquefois, — ne sut pas payer à l'artiste le tribut d'admiration qui lui était dû.

Un soir, l'affiche annonçait *Il Trovatore*. Mme Stoltz, fort ennuyée de l'annonce qui lui était faite, jouissait d'une santé parfaite; elle ne pouvait invoquer, pour s'abstenir, une maladie quelconque, et se résolut à paraître sur la scène. Elle fit donc son entrée en costume, ouvrit la bouche, remua les lèvres, fit tous les gestes voulus, et jeta tout le rôle d'Éléonore en pantomime: pas un son ne s'échappa de son merveilleux gosier. Le public brésilien n'en demanda pas davantage. Comprit-il la leçon ? Je n'en suis pas bien sûr.

Le prince Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, qui avait composé un opéra, confia un jour Mme Stoltz à se rendre à Cobourg. Fantaisie de grand seigneur que les compositeurs de musique ne peuvent, hélas ! pas souvent offrir: le prince voulait avoir cette étoile comme interprète de son œuvre, et tenait à ce que le talent de la cantatrice servît de guide et de modèle, dans ses Etats, aux différentes sociétés de musique vocale qui s'y étaient formées. Mme Stoltz accepta, et fut reçue à bras ouverts à la cour, cela va sans dire, fêtée partout, et par tous; les témoignages les plus flatteurs... lui furent prodigués. Pour sa part, afin de lui rendre hommage, le prince reconnaissant, — cela se rencontre parfois, —

(1) On peut consulter au chapitre cité par H. Berlin, dans les *Gravures de la Musique*.

lui donna le château de Ketchendorf, avec le titre de comtesse qui était attaché. Le cadeau était vraiment aussi délicat que royal, aussi, pendant plusieurs années, Oubourg put se vanter d'avoir le meilleur théâtre de musique d'Allemagne, et peut-être de l'Europe. Le prince Ernest et la princesse sa femme recevaient la cantatrice avec la plus parfaite cordialité, et, en revanche, celle-ci savait donner de l'intérêt aux fêtes et aux réunions où elle se rendait, par l'éclat de sa personne, ses toilettes d'un goût exquis, tout à fait parisien, autant que par sa conversation piquante et son remarquable talent lyrique. C'était au temps où l'art était regardé comme un titre qui permettait de frayer d'égal à égal avec les plus nobles; on ne croyait jamais trop récompenser et payer ce qui ne s'achète pas aussi facilement que certains parcheminés.

Un matin toutefois, à son lever, la Stoltz fut prise de nostalgie, et, sans tambour ni trompette, quitta Cobourg, après avoir fait don du château de Ketchendorf à la municipalité du lieu, à charge par celle-ci d'y créer un hôpital. Elle aussi avait agi en reine, tout en se montrant essentiellement femme par le caprice. Si on s'en rapporte au dictionnaire, capricieuse comme une jolie femme, elle en avait tous les droits. J'ai oui dire que le nombre de filles d'Eve n'ont pas la même excuse, tout en méritant la même épithète pour la bizarrerie de leur conduite.

La nouvelle comtesse de Ketchendorf, — le titre lui en restait, bien qu'elle eût généreusement donné le domaine, — vint à Paris. Au cours de ses excursions, elle choisit un terrain bien situé, au Vésinet, près de Saint-Germain-en-Laye, et s'y fit construire une magnifique villa, dans le style pompéien. Colonnes, peintures murales, jardin, fontaines; tout y rappelait l'an 70 avant J. C., avec plus de grandeur et de confort que d'ailleurs. S'y trouvait, entre autres merveilles, un salon de concert, éclairé en haut par un vitrage, sur les murs duquel on voyait les portraits de la Malibran, de la Grisi, de Mme Stoltz elle-même, de l'Alboni et de la Catalani. — Combien peu auraient tenu à s'entourer d'un si fraternel voisinage ! Mais je crois avoir donné à entendre que la Stoltz avait de l'esprit. La chambre à coucher de la diva était toute tendue de satin noir, et le lit, constellé d'étoiles, dessinées par de féériques broderies d'or; le plafond était orné d'un remarquable peinture, représentant le Christ en croix, allié de profane et de sacré qui se rencontre souvent. La salle à manger était arrangée à merveille pour y donner, sans trop d'embarras, des festins grands et petits. Les meubles étaient en bois de rose, incrustés d'ivoire, de nacre, de cuivre, et les dorures les enrichissaient encore. Tout le reste de l'ornementation et de l'ameublement était à l'avenant.

A la fin de ses contemporains, cette résidence avait coûté 400,000 francs alors, ce qui représente une bien plus grosse somme aujourd'hui. La comtesse artiste s'en lassa bien vite, comme de Ketchendorf ! Elle céda un jour pour 120,000 francs, avec le détachement le plus complet. Mme Salomon en devint propriétaire, et, à la mort de cette dernière, installée dans les choses de ce monde — on ne demandait plus que 60,000 francs de ce nid d'élegance, préparé pour plaire à l'une des plus grandes artistes qu'ait eues l'humanité — elle se vendit à un prix de 120,000 francs.

En 1859, l'avenue du Bois de Boulogne portait le nom d'avenue de l'Impératrice. La vieille et boudoise noblesse du faubourg Saint-Germain, la nouvelle et exotique noblesse du faubourg Saint-Honoré, et les élégantes de la Cour Impériale et les parvenues millionnaires, se réunissaient à l'heure de la promenade, dans le grand jardin de la rue de la Chapelle, et se tenaient par la main, à la distance respectueuse des dix pas réglementaires exigés par la noblesse.

Les observateurs malicieux d'alors, (j'en fus), reconnaissent, ou la position sociale ou la valeur morale des personnes, à la tenue de leur toilette, au degré de leur respect, mesuré à la distance de leurs pas. Voici comme :

Les bourgeois enrichies ne pouvaient obtenir de leur valetaille les dix pas réglementaires dont j'ai parlé au début de cet article. Ils se contentaient de leur valet, ou sur les talons de leur grosse patronne, ou à vingt pas en arrière, voire même un peu de côté, faisant semblant de suivre d'autres promeneurs plus élégants. — Quant à celles qu'on appelait des *ladies* alors, — demeurées à nos jours, mais à nos jours, — elles tenaient d'instinct les femmes du monde; mais leur valet, excité par tous les autres, marchait de temps en temps sur le train de leur robe, feignant de manquer de tomber; reprenait pied, et marchait ensuite carrément à leur côté.

Le dimanche, pressés les uns, le valet aussi, cela avait l'air d'une véritable poursuite. La grande dame, si elle se trouvait en compagnie de son domestique, le laissait aller, et se contentait de le regarder de temps en temps, ou de le dépasser, en lui causant familièrement, ou en lui montrant du doigt ses camarades en livrée, lesquels se penchaient sur les épaules. On faisait haie à la dame, qui était, comme bien on le pense, congédiée en rentrant; mais la scène se reproduisait identiquement avec le suivant, qui obéissait en cela au motif d'ordre général: les valets de l'époque se trouvant désolés de ne pas suivre publiquement un courtisane. Aujourd'hui ce sentiment s'est modifié, et les procédés des gens de maison ont bien changé. — Je laisse à l'observateur le soin de s'expliquer ce phénomène.

Au commencement du printemps, cette année 1859, une gracieuse et intelligente jeune personne de l'Impératrice, très correctement suivie par un valet irréprochable comme tenue. Elle en avait certes bien l'air, avec son manteau de couleur bleu, cadeau impérial russe, et son splendide attelage, steppant en arrière.

Celle-ci était une princesse; mais comme les rois n'en peuvent faire Dieu et la nature pouvant seuls créer une "Princesse de l'Art". La Frezzolini, — car c'était elle, — arrivée d'Italie, d'Allemagne et de Russie, où elle avait été acclamée, en entra en triomphe dans sa voiture défilée, soulevée par les bras d'une foule enthousiaste. Quel triomphe elle eut plus tard à Paris, au Théâtre-Lyrique, où il était de bon et généreux ton de jeter, non seulement des fleurs aux *deux* idoleuses, mais encore des bijoux, des mouchoirs de dentelle, des éventails précieux, au risque de les briser à leurs pieds. J'ai vu, dans mon enfance, aux Italiens, des dames de la haute société se dépouiller de leur diadème de diamants, de leurs bracelets et de leurs colliers, et les lancer avec leurs frais bouquets, en juchant les planches de la scène: Les hommes, de leur côté, envoyaient à l'envi leurs bagues, leurs chaînes, leur portefeuille même... Il fallait voir alors la transformation rapide de ces dames, qui les jours précédents jouaient sur l'émotion, ramassant une fleur, la baisant en pleurant de joie, sous l'éclatement de tonnerre des braves enthousiastes et convaincus de cette foule aristocratique en délire: C'était le bon temps ! J'en oublie mon historiette.

Nous disions donc que "la divine Frezzolini", comme on l'appelait à cette époque, cheminait doucement sur le sable du de ce pas rythmé cadencé à trois temps, particulièrement instructif chez les musiciens.

Un jeune et beau "lion" — dénomination qui avait succédé à celle de *dandy*, — monté sur un superbe cheval pur sang, revenait du Bois. Apercevant la cantatrice, il sauta à terre, remit la bride de sa bête à son groom, et se mit en devoir de suivre la diva. La "diva" reconnut ? On ne sait; toujours est-il que, gagnant du terrain, il la dépassa sans peine; puis, se retournant, tout à coup, lui dit bien en face, en tenant son chapeau bien élevé au-dessus de sa tête: "Madame, je vous en supplie, permettez-moi de vous accompagner; vous ne pouvez rester seule ainsi: on va vous enlever."

La Frezzolini, en Junon outragée, vint l'audacieux, et lui demanda, en son latin: "Pour qui me prenez-vous, monsieur ?" — Mais pour moi, si vous permettez, répondit l'autre, d'un ton pénétré et spirituel, sans se laisser désarçonner

par le courroux de l'artiste, qui, subitement désarmée, partit d'un joli et frais éclat de rire continu, qui dut faire accourir tous les oiseaux chanteurs des alentours. Puis elle fit signe à son cocher, remonta lentement en voiture, et partit, toujours riant, laissant, implanté sur le trottoir, le galant pétrifié d'admiration, ravi et charmé à l'audition d'une cascade de perles du plus pur cristal, dont se composait le rire de l'inoubliable cantatrice.

Cette petite historiette m'a été contée par la Frezzolini elle-même, alors qu'elle était âgée de soixante ans. Elle en souriait encore, et ne m'en a pas dit davantage.

MME CATINKA MACKENZIE DE DIRTZ-NASSAU.

LÉON XIII.

Quelques détails sur la vie ordinaire du Saint Père, détails donnés par son médecin, le docteur Lappin :

"Jusqu'à ces derniers temps, le vénérable Pontife s'est levé entre les six heures et six heures et demie du matin. Toutefois, il lui arrive d'avoir assez fréquemment des insomnies; alors, ne pouvant dormir que quatre ou cinq heures la nuit, il se lève un peu plus tard, vers neuf heures. Aussitôt levé, le Saint Père écrit ses messages, qui lui est obligatoire par Centre, son dévoué ommérien. Ensuite, il absorbe une tasse de café au lait, quelquefois du chocolat, mais rarement. A neuf heures et demie commencent les audiences, qui durent jusqu'à une heure de l'après-midi. Ce n'est qu'à deux heures que le Pape prend son premier repas, qui consiste invariablement en un potage, un peu de viande blanche, un fruit et un petit verre de bordeaux coupé d'eau.

"Le vendredi et le samedi, jours de maigre, le menu change. On sert au Saint Père du poisson blanc et un peu de "verdura", ou légumes verts, cuits au bain-marie. Léon XIII mange dans sa chambre, servi toujours par le fidèle Centre.

"Après le repas, Léon XIII prend connaissance des journaux italiens et étrangers sous forme de coupures qui lui présentent ses deux secrétaires, Mgr Angeli Mgr et Ungherini. A quatre heures, lectures des officines, expéditions des affaires courantes et correspondances. Tout cela demande environ quatre heures; ce n'est qu'à neuf heures du soir que l'auguste vieillard peut enfin absorber un très léger repas, composé d'un potage et d'un œuf à la coque. Et vers onze heures, le Saint Père se met au lit."

M. Henderson, notre témoin gracieux, a chanté avec un charme grand, d'un bout à l'autre, le rôle qui lui était confié. Mmes Fodor et Brietti, elles aussi, ont eu de superbes éans. Toutes deux ont des tempéraments vibrants, ardents, et à leurs manières dramatiques puissantes saoulées leur bel organe dont elles tirent de merveilleux effets.

Mme Bérat tient excellentement sa place dans l'œuvre nouvelle; la partie qu'elle y chante est dans ses cordes et permet à sa voix d'un timbre si sympathique de déployer toutes ses qualités.

Ce soir, "Le Prophète", avec M. Duc Borxuan, Miette, Karloni, et Mmes Brietti, Bérat, le Ter, Faur, Grand ballet dansé par Mlle Stella Bossi. Dimanche, le jour, "Mignon"; le soir, "François les Bas Bleus". Lundi, le "Trouver" pour le bénéfice d'un ex-pensionnaire de l'Opéra, M. L. de Fonteynes, qui chantera le rôle du "Comte de Luna". M. Duc chantera celui de "Marquise"; et nous ne savons pas qui celui de "Léonore".

Nous apprenons que plusieurs artistes aimés de notre parterre auront des représentations à bénéfice. Mme Fodor du nombre. On sait en quelle haute estime notre parterre fait son art; facile donc est-il de lui prédire un beau succès.

"Al. H. Wilson attire toujours la foule dans "The Watch on the Rhine". Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte. Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte. Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

par le courroux de l'artiste, qui, subitement désarmée, partit d'un joli et frais éclat de rire continu, qui dut faire accourir tous les oiseaux chanteurs des alentours. Puis elle fit signe à son cocher, remonta lentement en voiture, et partit, toujours riant, laissant, implanté sur le trottoir, le galant pétrifié d'admiration, ravi et charmé à l'audition d'une cascade de perles du plus pur cristal, dont se composait le rire de l'inoubliable cantatrice.

MME CATINKA MACKENZIE DE DIRTZ-NASSAU.

LÉON XIII.

Quelques détails sur la vie ordinaire du Saint Père, détails donnés par son médecin, le docteur Lappin :

"Jusqu'à ces derniers temps, le vénérable Pontife s'est levé entre les six heures et six heures et demie du matin. Toutefois, il lui arrive d'avoir assez fréquemment des insomnies; alors, ne pouvant dormir que quatre ou cinq heures la nuit, il se lève un peu plus tard, vers neuf heures. Aussitôt levé, le Saint Père écrit ses messages, qui lui est obligatoire par Centre, son dévoué ommérien. Ensuite, il absorbe une tasse de café au lait, quelquefois du chocolat, mais rarement. A neuf heures et demie commencent les audiences, qui durent jusqu'à une heure de l'après-midi. Ce n'est qu'à deux heures que le Pape prend son premier repas, qui consiste invariablement en un potage, un peu de viande blanche, un fruit et un petit verre de bordeaux coupé d'eau.

"Le vendredi et le samedi, jours de maigre, le menu change. On sert au Saint Père du poisson blanc et un peu de "verdura", ou légumes verts, cuits au bain-marie. Léon XIII mange dans sa chambre, servi toujours par le fidèle Centre.

"Après le repas, Léon XIII prend connaissance des journaux italiens et étrangers sous forme de coupures qui lui présentent ses deux secrétaires, Mgr Angeli Mgr et Ungherini. A quatre heures, lectures des officines, expéditions des affaires courantes et correspondances. Tout cela demande environ quatre heures; ce n'est qu'à neuf heures du soir que l'auguste vieillard peut enfin absorber un très léger repas, composé d'un potage et d'un œuf à la coque. Et vers onze heures, le Saint Père se met au lit."

M. Henderson, notre témoin gracieux, a chanté avec un charme grand, d'un bout à l'autre, le rôle qui lui était confié. Mmes Fodor et Brietti, elles aussi, ont eu de superbes éans. Toutes deux ont des tempéraments vibrants, ardents, et à leurs manières dramatiques puissantes saoulées leur bel organe dont elles tirent de merveilleux effets.

Mme Bérat tient excellentement sa place dans l'œuvre nouvelle; la partie qu'elle y chante est dans ses cordes et permet à sa voix d'un timbre si sympathique de déployer toutes ses qualités.

Ce soir, "Le Prophète", avec M. Duc Borxuan, Miette, Karloni, et Mmes Brietti, Bérat, le Ter, Faur, Grand ballet dansé par Mlle Stella Bossi. Dimanche, le jour, "Mignon"; le soir, "François les Bas Bleus". Lundi, le "Trouver" pour le bénéfice d'un ex-pensionnaire de l'Opéra, M. L. de Fonteynes, qui chantera le rôle du "Comte de Luna". M. Duc chantera celui de "Marquise"; et nous ne savons pas qui celui de "Léonore".

Nous apprenons que plusieurs artistes aimés de notre parterre auront des représentations à bénéfice. Mme Fodor du nombre. On sait en quelle haute estime notre parterre fait son art; facile donc est-il de lui prédire un beau succès.

"Al. H. Wilson attire toujours la foule dans "The Watch on the Rhine". Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte. Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte. Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

**Garnet Carnavalesque.**  
Dates des bals de la saison:  
Atlantiques, 4 février.  
Mimus, 6 février.  
Protée, 10 février.  
Rex, 11 février.  
Comus, 11 février.

THEATRE DE L'OPERA.

La seconde de la "Joconde" a pleinement valu la première sous certain rapport et lui a été supérieure sous d'autres.

Quand nous disons qu'elle a valu la première, nous entendons qu'elle était attendue avec autant d'intérêt; et sa supériorité sur l'autre s'est affirmée dans les détails. Les artistes étaient mieux en scène, tout enfin à mieux marché; notons surtout que les entr'actes ont été moins longs que mardi soir.

Nous avons dans une récente causerie dit ce qu'était la "Joconde," poème et musique. C'est une œuvre qui exige plusieurs auditions pour être justement appréciée. Elle donne au plus haut degré l'idée de la qualité dominante de l'auteur: la grandeur et l'énergie du sentiment dramatique.

Ponchielli est un des compositeurs aimés de l'école moderne; sa musique est amoureuse, languissante et brillante, tour à tour.

Comme tant d'autres maîtres de l'école nouvelle, Ponchielli semble avoir des théories neuves sur l'art. Il délaisse la peinture des sentiments aimables, et délicats, pour celle des sombres emportements de l'âme. On peut dire que c'est par la vigueur, l'énergie, la verve et une certaine ardeur, ainsi que par de puissants effets de sonorité qu'il a conquis sa place dans le firmament de l'art.

M. Henderson, notre témoin gracieux, a chanté avec un charme grand, d'un bout à l'autre, le rôle qui lui était confié. Mmes Fodor et Brietti, elles aussi, ont eu de superbes éans. Toutes deux ont des tempéraments vibrants, ardents, et à leurs manières dramatiques puissantes saoulées leur bel organe dont elles tirent de merveilleux effets.

Mme Bérat tient excellentement sa place dans l'œuvre nouvelle; la partie qu'elle y chante est dans ses cordes et permet à sa voix d'un timbre si sympathique de déployer toutes ses qualités.

Ce soir, "Le Prophète", avec M. Duc Borxuan, Miette, Karloni, et Mmes Brietti, Bérat, le Ter, Faur, Grand ballet dansé par Mlle Stella Bossi. Dimanche, le jour, "Mignon"; le soir, "François les Bas Bleus". Lundi, le "Trouver" pour le bénéfice d'un ex-pensionnaire de l'Opéra, M. L. de Fonteynes, qui chantera le rôle du "Comte de Luna". M. Duc chantera celui de "Marquise"; et nous ne savons pas qui celui de "Léonore".

Nous apprenons que plusieurs artistes aimés de notre parterre auront des représentations à bénéfice. Mme Fodor du nombre. On sait en quelle haute estime notre parterre fait son art; facile donc est-il de lui prédire un beau succès.

"Al. H. Wilson attire toujours la foule dans "The Watch on the Rhine". Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte. Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte. Hier encore, on était obligé de se défaire des places à la porte.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Demain, en matinée, première de "The Burglar" pour les débuts de Miss Bessie Shields, l'enfant prodige.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

MARJOLAINE.

DEUXIEME PARTIE.

COEURS EN DETRESSE.

XVII

LA DÉBACLE.

Suite.

Mais le Vieux-Polonais avait

en le temps de faire un bond de côté et de sauter dans le fossé bordant la route.

De là, il avait rampé pour se tapir, d'abord, dans un pli de terrain.

Et, se relevant presque aussitôt, sous l'aiguillon de la peur, il s'était sauté à toutes jambes sautant les haies dépoignées, franchissant les trous, pour venir enfin tomber derrière un buisson.

A la faveur de la nuit, sa faite passa inaperçue. L'ex-commis de banque se distimula tant qu'il entendit le bruit causé par l'arrestation de ses dignes camarades.

Il ne sortit de sa cachette que quand ce bruit eut cessé sous l'éloignement, quand le sourd roulement des voitures emmenant les prisonniers se fut éteint dans la direction de Paris.

Il eût désiré entrer dans la champignonnière afin d'y trouver un refuge pour la nuit, mais la crainte d'y rencontrer quelque homme de police et de retomber dans des filets l'en écartera instinctivement.

Le Vieux-Polonais tourna donc le dos au repaire, et se mit en marche pédestrement, du côté de la capitale. Amers étaient les réflexions du sinistre gredin: — Ça y est, murmura-t-il... Assez rigolé!... Ma foi, l'année peut être mieux fait de m'en tenir à mon ancienne profession

de comptable en partie trouble... ou à mon premier métier de contrebandier... Ah! les bonnes journées que je me faisais là-bas, en Suisse, à Milandre, près de Boncourt, en passant mes marchandises de contrebande!... En voilà une riche industrie!... Je le disais hier encore à Misériès... Si seulement on y était allé tout de suite!... Domage que la Confédération m'ait flanqué à la porte de son territoire. Un arrêté d'expulsion, quoi!

Ce soliloque en mineur, varié et développé à l'infini, se trouva plusieurs fois interrompu par des bonds de côté et des crochets que dessinait Mégot, dès qu'une ombre lui faisait craindre la rencontre d'un passant.

Les malfaiteurs ont un flair exagéré qui leur fait pressentir le péril, même là où il n'y en a pas.

Enfin, le Vieux-Polonais arriva à Paris sans encombre. Le jour allait poindre, et cela ne rejoignait pas précisément le bandit auquel ne s'appliquait guère le célèbre refrain d'opéra comique:

Quand on fut toujours vertueux, On aime à voir lever l'aurore... On, Mégot se fit mieux accommodé d'une nuit bien épaissée bien ténebreuse, qui lui aurait permis de passer partout sans être inquiété.

Car, où irait-il maintenant pour se soustraire aux recherches de la police? Il serait traqué, il en était certain. La sûreté, qui avait arrêté ses complices, devait connaître sa participation aux méfaits de la bande.

Où, où aller? Un vrai dire, il n'en savait rien. Pourtant il eut soudain une idée:

— Et pourquoi n'y retournerais-je pas, là-bas, à Milandre? Un pays de Cocagne où on est si bien!... Mon ancienne affaire est oubliée depuis si longtemps... Et les douaniers ont dû être changés. Sans compter que ma tête l'est aussi... changée.

Mais voilà: la bourse de Mégot était presque aussi vide que celle de l'écolier de Salamance, qui contenait simplement l'âme d'un licencié. Il avait confié son pécule — la part de crime — et celle de Faramont à la Boscotte, son amie. Celle-ci portait toujours sur elle les billets de banque coulés dans la doublure de son corsage.